

point de vue des ressources utiles, nous allons passer à l'Homme qui le peuple et à sa formation sociale acquise. De la rencontre de ce Lieu et de cet Homme dérivera naturellement le travail actuel de la race que nous étudierons immédiatement après.

Voyons donc la formation antérieure, c'est-à-dire la Race et son histoire, je dis la race et son histoire en y comprenant tous les renseignements anthropologiques, préhistoriques, historiques et ethnographiques que nous pourrons donner.

LIVRE II

La race et son histoire

Le Mossi est un nègre venu du sud-est (du pays dagomba situé sur le 10^e degré de latitude nord et faisant partie du nord-est de la Gold-Coast anglaise), vers le xiii^e siècle de notre ère, dans la plaine des trois Volta.

Il est de taille relativement élevée. Le docteur Ruelle (*L'Anthropologie*, 1904) donne une moyenne de 1 m. 712. Moi-même, sur 328 tailles de conscrits notées de novembre 1915 à février 1916, je trouve 1 m. 713 de moyenne. On voit que les deux résultats concordent sensiblement.

Le Mossi n'est pas franchement noir, d'un beau noir d'ébène comme le Yolof. Il est plutôt brun-foncé, brun-chocolat comme les autres populations voltaïques (Foulsés, Gourounsis, etc.) et comme les populations mandé (Bambaras, Maliukés, etc.). Du reste il semble bien que le Yolof sous le rapport du beau teint noir, du teint cirage reluisant, soit une exception dans toute l'Afrique occidentale.

Le Mossi n'est pas beau. Les traits sont heurtés. Le visage des vieillards est effroyablement usé et chaotique à la fois. Le Mossi, même jeune, a quelque chose de rude et d'inharmonique dans les traits et dans le port général de la personne qui le distingue du Mandé (Bambara, Maliuké, etc.) qui semble plus évolué que lui physiquement. Il n'a pas non plus la beauté, la souplesse et la force de certaines races qui l'avoisinent et qui semblent plus primitives — du Bobo avec sa haute taille, son corps puissant et sa petite tête sur des épaules athlétiques — du Samo remarquable comme le précédent par sa belle souplesse sauvage et puissante. Bref le Mossi, qui constitue cependant une race grande et forte, a quelque chose d'ingrat et de dur dans les traits du visage et dans le port général du corps.

Le front est généralement haut et bombé, les yeux sont noirs ou plutôt marrons, le nez est écrasé et épaté, les lèvres fortes et lippues. Sous le rapport du nez et des lèvres, la caractéristique nègre est nette et profonde, mais sous le rapport du prognathisme elle l'est moins. Le Mossi est pro-

gnathe mais médiocrement. Du reste il faut dire que cela ne le différencie pas des races qui l'entourent, car le prognathisme développé, classique, simiesque, ne se rencontre que rarement, par individus, dans l'ouest africain.

Ajoutons que le Mossi est dolichocéphale comme les autres nègres. Je n'ai pas fait de mensurations moi-même, mais le docteur Ruelle indique chez lui comme indice céphalique 74,65.

Au point de vue psychologique, le Mossi a la mémoire développée, mais la sensibilité mentale comme la sensibilité physique est très médiocre, l'imagination presque inexistante. La raison est chez lui collective (mœurs, organisation politique) et non pas individuelle. Au point de vue psychique, comme au point de vue physique, le Mossi a quelque chose de dur, de brutal. Il est peu sympathique, peu aimable. En un mot il est brute. Avec tout cela, il a une organisation d'Etat qui le met au-dessus, sous le rapport social, des noirs anarchiques qui l'entourent (Bobos, Samos, Habbés, Nioniossés, Gourounsis, Kipirsis, Boussansés, etc.).

Cette esquisse psychologique se complétera d'elle-même par l'histoire des Mossis du Yatenga : cette histoire nous fera comprendre les traits actuels de la race : médiocres cultivateurs, pillards, voleurs, etc. En effet il ne faut pas oublier que les Mossis sont une race de conquérants (actuellement conquis eux-mêmes, il est vrai) mais longtemps victorieux. Ce trait dominant les différencie bien, comme nous le verrons avec plus de détail, des autres populations du Yatenga : Nioniossés, Samos, Yarsés, Peuls, Silmi-Mossis, etc. Venons-en donc à cette histoire, à l'histoire des Mossis dans le Yatenga, après avoir dit un mot de la Préhistoire du pays et des races qui précèdent les Mossis dans le pays de Yadega.

D'abord la Préhistoire.

Il y a eu dans le Yatenga une population préhistorique. Elle a laissé sa trace dans les haches de pierre polie qui sont encore nombreuses dans la région. Ces haches sont ramassées actuellement par les « tengasobas » (chefs de la terre, prêtres). Elles sont considérées (superstition commune à tous les peuples primitifs et qu'on retrouve même dans l'Europe occidentale jusqu'au XVIII^e siècle) comme des pierres de la foudre projetées par l'éclair quand il s'abat en zigzaguant de la nue sur le sol. C'est à ce titre du reste qu'elles sont ramassées et conservées par les tengasobas qui, chefs religieux, ont dans leur domaine tout ce qui regarde les éléments (nuages, vents, éclairs, etc.).

J'ai pu recueillir moi-même un assez grand nombre de ces haches en pierre polie pendant mon séjour dans le Yatenga.

Qui succéda à ces populations préhistoriques ? Nul ne le sait. Aussi haut que nous puissions remonter dans l'histoire du pays nous y voyons établies deux populations d'origine voltaïque, d'une part les Kados (ou Habbés ou Tombos) et de l'autre les Kouroumankobés ou Foulés ou Nioniossés.

Les Kados sont, comme on le sait, la population actuelle du cercle de Bandiagara. Ils sont établis surtout dans ces falaises qui vont de Bandiagara à Hombéri et suivent la rive droite du Niger, à une assez grande distance, cernant toutefois la zone d'inondation. Leur véritable nom semble être Tombos. Quant au mot Kado (ou Hado avec l'h très aspiré), au pluriel Habbé ou Kabbé, c'est le nom que leur ont donné les Peuls. Les Européens ont adopté pour le singulier la forme Kado et pour le pluriel la forme Habbé ce qui est peu logique car il faudrait dire soit un Kado, des Kabbés, soit un Haddo, des Habbés. Mais l'usage est déjà fixé sur ce point et on dit Kado au singulier, Habbé au pluriel et même on dit sans faire aucune distinction un Kado ou un Habbé, des Kados ou des Habbés.

Cette population intéressante qui n'existe plus maintenant que dans le cercle de Bandiagara semble avoir couvert jadis une aire beaucoup plus vaste. Elle était répandue dans tout le cercle de Ouahigouya actuel et probablement dans toute la boucle du Niger. C'est à l'invasion mossi qu'il était réservé de la refouler jusque dans les falaises de Bandiagara.

Quant aux Kouroumankobés, Foulés ou Nioniossés c'est aussi une population d'origine voltaïque comme les Tombos. J'ai étudié un peu leur langue et dressé un vocabulaire de leurs mots principaux et il est évident que cette langue se rapproche beaucoup du mossi et des langues gourounsi. C'est donc une population voltaïque et nullement mandé.

Quel est leur vrai nom ? On les appelle ici indifféremment Kouroumankobés, Foulés ou Nioniossés. Kouroumankobés est, comme le montre la désinence, le nom que leur donnent les Peuls, sous sa forme plurielle. Quant aux deux autres noms ce sont des noms mossis ; dans le nord du Yatenga cette population répond surtout au nom de Foulé (au singulier Foulga). Dans le sud du Yatenga elle répond surtout au nom de Nioniossé (au singulier Nionioga). J'ai voulu savoir ce que signifiaient ces deux noms et il m'a été très difficile de le savoir. Encore n'est-ce que sous toutes réserves que je donne les explications suivantes : Le mot *Foulé* voudrait dire : ceux qui sont restés avec les Mossis, sans s'enfuir, au moment de la conquête, bréf *les soumis* ; le mot *Nioniossé*, au contraire, ferait allusion aux pouvoirs religieux et magiques de cette race autochtone (autochtone relativement aux Mossis) et voudrait dire par conséquent les prêtres, les féticheurs, les chefs des éléments.

Mais le vrai nom de cette race ne serait ni les Foulés, ni les Nioniossés. Ce serait les Kouroumas ou Kouroumbas (forme plurielle). Kouroumdé (au singulier). De là le nom de Kouroumankobés que leur donnent les Peuls et qui n'est que le mot kourouma avec une désinence plurielle peule.

Ce serait là leur vrai nom.

D'où venaient ces Kouroumas ou Foulés ou Nioniossés ?

D'après leurs dires ils viendraient de la région de Say et Niamey, c'est-à-dire d'une région actuellement songhaï, quoique eux-mêmes ne soient

certainement pas des Songhaïs (il existe des Songhaïs, en petit nombre du reste, dans le Yatenga, comme dans le cercle de Ouagadougou : ce sont les Maransés, nom que leur ont donné les Mossis. Ils n'ont aucun rapport avec les Kouroumas). Chose bizarre, nos Kouroumas donnent à cette région d'où ils viennent le nom de Mandé qui pourtant ne peut avoir aucun rapport avec le Mandé des Mandingues, avec le vrai Manding qui se trouve à l'extrémité opposée de la boucle du Niger, non pas entre Say et Niamey, mais entre Bamako et Siguiri. Comme je l'ai dit plus haut en effet, les Kouroumas sont des Voltaïques et non pas des Mandés et de plus c'est bien vers Niamey et Say qu'ils placent leur origine. Pourquoi alors appellent-ils cette région Mandé ? Il y a là un petit problème à élucider qui ne pourra être éclairci qu'en allant sur place (Niamey ou Say) étudier la question, si cependant elle est résoluble.

La première Monographie du Yatenga dit des Kouroumas qu'elle désigne sous le nom de Kouroumankobés ceci :

« Le premier groupe des Kouroumankobés ayant occupé le Yatenga venait de la rive gauche du Niger, de l'immense région encore indiquée « Sonrhays indépendants » sur la carte Spick 1898, région qui se prolonge vers le sud jusqu'à Niamey... Les indigènes désignent encore ce dernier point comme le centre important d'où ils seraient venus.

« Ayant passé le fleuve, un grand nombre s'arrêtèrent entre le Niger et Dori, un peu au sud du Liptako et formèrent la région de Kouroumei-Songhay. Les autres, apprenant que le Yatenga était inoccupé, vinrent s'établir dans le nord et formèrent les villages de Souli, à 2 kilomètres au sud du Ouahigouya actuel, Koumna, Ronga, Sala, Nomo...

« Près d'un siècle après un second groupe venait de Kouroumei, formait le village de Togou et se dispersait dans tout le nord-est du Yatenga... »

Plus loin cette Monographie dit encore :

« Les Kouroumankobés, venus de la rive gauche du Niger, région des Sonrhays indépendants, au nombre de cinq cents familles environ, fondèrent les villages de Souli, Koumna, Ronga, Salla et Nomo...

« Environ cinquante ans plus tard une seconde émigration plus forte vint s'établir à Togou sur la route actuelle de Ouahigouya à Djibo ».

La Monographie de 1909 n'est pas moins nette à ce sujet :

« D'après les renseignements que nous avons pu recueillir, dit Vadier, les Kouroumankobés viendraient de la région maudé située dans le Gourma près de Say où il existerait encore certaines tribus de leur race. Certains agents de Ouahigouya qui ont autrefois suivi les colonnes dans cette région du Niger nous ont déclaré avoir rencontré sur les rives du fleuve des indigènes parlant une langue semblable à celle des Kouroumankobés du Yatenga.

« Quelques familles avec naba Ouetto à leur tête quittèrent le pays de

Say et vinrent habiter à Loroum près de Pobé (province du Djilgodi, cercle de Dori) à l'est du cercle de Ouahigouya.

« Naba Ouetto et son frère naba Ziguiri quittèrent ensuite la région de Pobé avec une partie de leurs compagnons. Naba Ouetto vint s'installer à Bougouré et naba Ziguiri à Gambo où ils trouvèrent les Habbés. Leur invasion ne fut pas une conquête : ils s'établirent simplement à côté de ces derniers, vivant indépendants mais en bonne intelligence avec eux.

« Le naba Ouetto envoya un de ses fils à Ronga. De ces trois villages Bougouré, Gambo et Ronga, les Kouroumankobés s'étendirent peu à peu sur tout le Yatenga, sauf toutefois dans les régions occupées actuellement par les Samos.

« Il ne nous a pas été possible de déterminer la date de l'arrivée des Kouroumankobés dans le Yatenga, mais on peut présumer qu'ils vinrent habiter cette région au moins deux siècles avant l'invasion mossi, car, à l'époque où celle-ci se produisit, ils couvraient déjà tout le pays. »

Quant à Delafosse qui a suivi pour l'histoire du Yatenga l'excellente monographie de Vadier il se sépare sur ce point de son auteur et n'ose pas faire venir les Nioniossés du Djerma actuel. Il les croit originaires de la région centrale de la boucle, de ce triangle qui a pour bases Dédougou et Ouagadougou, pour sommet Ouahigouya, c'est-à-dire qu'il les pense autochtones. « Les Nioniossés, dit-il, pages 314 et 315 de son tome I^{er}, semblent avoir été les premiers habitants du triangle compris entre Koury, Ouagadougou et Ouahigouya. Dès une époque très reculée ils s'avancèrent en dehors de ce triangle (ancien Kipirsi) vers le nord-est ; bien avant le XI^e siècle, quelques familles Nioniossés, sous la conduite d'un chef nommé Ouéto, étaient allés se fixer dans le Djilgodi à Loroum (près Pobé) ; elles n'y demeurèrent pas longtemps et Ouéto vint bientôt s'installer à Bougouré (cercle actuel de Ouahigouya), tandis que son frère Ziguiri s'installait à Gambo et l'un de ses fils à Ronga ou Ronga (au nord-est et à l'est de Ouahigouya). Ces familles qui étaient les plus septentrionales du peuple nioniossés, s'établirent pacifiquement auprès des Dogom qui leur donnèrent des terrains et vécurent avec elles en bonne intelligence. C'est ainsi que peu à peu les Nioniossés occupèrent la majeure partie du pays que l'on appela plus tard le Yatenga. »

Comme on le voit, Delafosse considère les Nioniossés comme des autochtones. Mais cette opinion est peu compatible avec le fait que les Foulés disent que quand ils vinrent dans le Yatenga, les Kados y étaient déjà installés et avec cet autre fait qu'ils sont unanimes à dire qu'ils viennent de l'est, des bords du Niger, de la région actuellement occupée par les Songhay du Djerma.

J'ai interrogé moi-même le chef actuel de Bougouré, descendant direct de naba Ouetto. Les renseignements très médiocres qu'il m'a donnés se résument ainsi :

Les Nioniossés ou Foulés viennent de l'est, des bords du Niger, d'une

contrée appelée Mandé. De là ils allèrent à Loro (Djilgodi) sous le commandement de naba Ouetto. De Loro ils gagnèrent Rounga (ou Dounga) dans le Ouindighi, puis Bougouré (à 25 kilomètres au sud-est de Ouahigouya). Des Kados avaient occupé ce terrain, puis l'avaient abandonné. Bougouré fut le grand centre des Nioniossés. Naba Ouetto y régna, y mourut et y fut enterré. Son tombeau n'existe plus mais on en désigne toujours l'emplacement.

Naba Ouetto aurait envoyé un de ses fils appelé Béogo à Ronga (village fouslé existant encore actuellement entre Tamvoussé et Youba, au nord de Ouahigouya. Ce village fait partie du canton du Ouidiranga). Les Fouslés auraient également essaimé à Gambo, puis de Bougouré, Gambo et Ronga dans tout le cercle. Naba Veïn, frère de naba Ouetto, le remplaça à Bougouré et y vécut. Puis naba Masané, fils de naba Veïn, succéda à celui-ci. Il y eut ensuite de nombreux nabas parmi lesquels ont survécu quelques noms. Les Mossis survinrent, on ne sait à quelle époque, et peuple guerrier, prirent le commandement du Yatenga. Au lieu de fuir comme les Kados devant l'invasion mossi, les Nioniossés acceptèrent la domination des nouveaux venus et vécurent en paix avec eux.

Quant aux forgerons, frères, parents des Nioniossés, ils étaient venus avec eux et avec le naba Ouetto.

Parmi les chefs nioniossés successeurs de naba Ouetto, dont les noms ont survécu, il faut citer :

Naba Léga, fils de naba Masané ;
 Naba Ikada, fils de naba Léga ;
 Naba Zoumbouri, fils de naba Ikada ;
 Naba Kikiriga ;
 Naba Téba ;
 Naba Koudougou ;
 Naba Paniakéba ;
 Naba Diémia (ou Guémia) ;
 Naba Ségué ;
 Naba Tengayallé ;
 Naba Guémiodo ;
 Naba Kountougouni.

Ce sont les seuls noms dont le souvenir ait surnagé.

Le naba actuel de Bougouré, descendant de naba Ouetto, s'appelle Ravendé.

Tels sont les renseignements, très médiocres à la vérité, que m'a donnés le naba actuel.

Je crois cependant qu'on peut conclure des renseignements de la première et de la deuxième Monographie et des miens propres que les Kouroumas ne sont pas originaires du Yatenga ; qu'ils étaient établis d'abord sur les bords du Niger dans le Djerma actuel (région de Niamey et de Say) et que de là ils gagnèrent le Yatenga par la région qui constitue actuelle-

ment le cercle de Dori. Ils trouvèrent les Kados déjà établis dans le Yatenga mais probablement très dispersés et essaimèrent dans toute la région vivant en paix avec les premiers occupants (1).

Il reste deux questions à examiner au sujet des Kouroumas :

1° Quel est leur rapport avec les populations voltaïques du même genre qui ont précédé comme eux les Mossis dans la plaine des trois Volta ? quel rapport soutiennent-ils avec les Kados du cercle de Bandiagara, les Kipirsis de la résidence de Koudougou, les Gourounsis de la résidence de Léo, les Boussansés de la résidence de Tenkodogo ? un rapport étroit sans doute. Ces populations appartiennent toutes au groupe des Voltaïques pré-Mossis mais ces différentes populations se distinguent cependant avec netteté les unes des autres, par leurs habitudes, leur tempérament, leurs mœurs et leurs coutumes. En dehors d'elles il existe de vrais Nioniossés dans le cercle de Ouagadougou et dans la région de Koupéla (ce sont ceux que Moulins, dans sa Monographie du cercle de Ouagadougou désigne sous le nom de Nimsis ou Nymis). Ces Nioniossés, beaucoup moins nombreux que dans le Yatenga, se sont spécialisés dans les attributions religieuses. Il est plus que probable qu'un grand nombre d'entre eux jadis et même récemment encore se sont fondus avec les Mossis conquérants (Voir mon *Noir du Soudan*, livre IV, chapitre 1^{er}, p. 451 et suivantes). Quoi qu'il en soit, il y a de vrais Nioniossés au sud-est du Yatenga, dans le cercle de Ouagadougou et même, je crois, dans celui de Fada N'Gourma.

2° A quelle époque approximative les Kouroumas sont-ils venus dans le Yatenga ? Cette question n'est susceptible d'aucune solution avec les données que nous possédons actuellement. L'époque même de la venue des Mossis, pourtant plus facile à fixer, donne lieu à des conclusions contradictoires et offre des difficultés actuellement insolubles. En tout cas la date que l'on fixera pour l'arrivée des Kouroumas dépendra toujours de celle que l'on fixera pour l'arrivée des Mossis. Nous renvoyons donc l'étude de cette question à celle de la chronologie mossi elle-même.

Comme nous n'avons pour le moment à considérer les Kouroumas qu'au simple point de vue historique et non au point de vue sociologique (ils feront sur ce point l'objet de notre livre X) venons-en aux origines mossi.

Pour traiter de l'origine des Mossis du Yatenga nous sommes obligés de traiter de l'origine des Mossis en général, car les Mossis venus du Dagomba n'ont pas procédé dans leur marche victorieuse du sud-est au nord-ouest, en s'établissant d'abord fortement à Tenkodogo, puis non moins fortement à Ouagadougou, puis à Ouahigouya. En fait Rawa, le premier des grands conquérants mossis, s'élançant de Tenkodogo, conquiert

1) Ajoutons que dans sa Monographie sur les Khassoukés, M. Ch. MOYRU, p. 13, en note, dit qu'il y a des pêcheurs du Niger nommés Kouroumey vers Say.

(à énormes enjambées, que l'on me passe l'expression), et d'une façon qui n'était nullement définitive, toute la région de Ouagadougou et tout le Yatenga et alla jusque dans la falaise de Bandiagara. Peut-être même est-ce lui qui poussa jusqu'à Tombouctou en 1333, quoique certaines raisons que nous verrons plus loin indiquent plutôt Ouemtanango comme auteur de cette razzia. Après Rawa, le fils de son frère Zoungourana resté à Tenkodogo, Oubri reprit la conquête du Yanga (région de Ouagadougou) où Rawa n'avait fait que passer comme un ouragan victorieux. On fait généralement commencer à Oubri le royaume de Ouagadougou, mais pourtant, Oubri mort, rien n'est encore fixé définitivement dans les destins de la plaine des trois Volta. Un fils d'Oubri, Ouemtanango, jaloux sans doute des lauriers de son grand'oncle, naba Rawa, se jette à son tour dans le Yatenga et le traversant comme Rawa du sud-est au nord-est escalade comme lui la falaise de Bandiagara et va probablement jusqu'à Tombouctou (1333). Pendant que Ouemtanango fait cela, les successeurs d'Oubri ne restent pas à Ouagadougou, mais se portant également au nord-est s'établissent à La. C'est le royaume de La qui existe à ce moment-là et il n'existe pas encore de royaumes de Ouagadougou et du Yatenga. Mais le royaume de La se morcelle en deux à l'époque des démêlés de Koundoumié avec son frère cadet Yadega. Le premier conserve le sud avec Ouagadougou et Yako, le second forme un petit royaume composé de La, de Goursi et de Lako. C'est le royaume du Yatenga, si médiocre à ses débuts. A la même époque un frère de Yadega, Kouda, conquiert le Riziam et y fonde un royaume qui, comprenant le Ouindighi et le nord actuel du Yatenga, allait jusqu'à la falaise de Bandiagara.

Comme on le voit, c'est seulement à l'époque de Yadega (et à la suite des grandes randonnées des premiers conquérants mossis qui avaient porté leurs pas jusqu'à Tombouctou) que les différents royaumes mossis qui devaient couvrir le Yanga et le Yatenga se forment : au sud c'est le royaume de Ouagadougou dont la tête est maintenant depuis Koundoumié à Ouagadougou même ; au nord de celui-ci est le royaume du Riziam qui comprend la partie est du cercle de Ouahigouya actuel et touche au nord la falaise de Bandiagara ; au nord-ouest du royaume de Ouagadougou est le petit royaume de Yadega comprenant La, Goursi et Lako. Au nord de celui-ci est le royaume de Zandoma, débris des grandes expéditions du naba Rawa et qui comprend encore à ce moment-là tout le sud et tout l'ouest du Yatenga actuel sauf les possessions enlevées par Yadega (Goursi, Lako). Ces quatre royaumes (sans parler de ceux de Tenkodogo et de Fada N'Gourma) se sont formés des débris des premières grandes expéditions mossis.

Ainsi, les destinées des royaumes de Ouagadougou et du Yatenga sont au début étroitement liées et c'est pour cela qu'il faut reprendre *ab ovo* l'histoire générale des Mossis pour connaître exactement l'histoire du Yatenga.

D'abord, d'où viennent les Mossis ?

Ils viennent du Dagomba.

Le Dagomba est une contrée située dans la région nord-est de la Gold-Coast anglaise. Elle est située entre le 9° et le 11° degré de latitude nord et est placée sur le 2° degré de longitude ouest. Sa ville principale est Gambakha ou Gambaga qui est un peu au sud du 11° degré de latitude. On l'appelle quelquefois dans les traditions mossis Gambakha-Natenga, c'est-à-dire Gambakha-la-terre-des-rois (naba-tenga, par contraction natenga signifiant la terre (tenga) des princes, des chefs (nabas).

Peut-on remonter plus loin que le Dagomba dans l'histoire mossi ?

Non assurément, car nous ne prendrons pas au sérieux la tradition rapportée par le lieutenant Marc (*Le pays mossi*, page 130) d'après laquelle les Mossis auraient habité jadis un pays dont la capitale aurait été Aliaman... Il est facile en effet de reconnaître dans cet Aliaman ou Aliamaun le mot « le Yémen ». Evidemment beaucoup de nègres, même fétichistes, en Afrique occidentale, depuis qu'ils connaissent l'Islam, prétendent venir du Yémen. Mais cette prétention, déjà grotesque chez des nègres musulmanisés comme les Sóninkés, l'est plus encore, si possible, chez des nègres fétichistes comme les Mossis. Nous rejeterons donc l'idée que ceux-ci aient jamais habité le Yémen ou toute autre partie de l'Arabie.

Certains historiens, entre autres André Arcin, l'auteur de deux ouvrages considérables sur la Guinée Française, pensent que les Mossis descendraient des Maxyes d'Hérodote. Cette opinion est bien hypothétique. Comment de purs nègres comme les Mossis descendraient-ils de Lybiens, c'est-à-dire d'une race où dominait de beaucoup le sang blanc ? Si l'on objecte que ces Lybiens ont pu se mélanger à des nègres au point qu'ils sont devenus en tout semblables à ceux-ci, leur filiation lybienne devient alors à peu près inexistante et se réduit à quelques éléments lybiens perdus et noyés dans une masse nègre. De plus on ne rapproche les Maxyes et les Mossis qu'à cause de la ressemblance des noms et ceci est un argument tout à fait insuffisant. M. André Arcin ajoute pourtant que, d'après Hérodote, les femmes Maxyes avaient l'habitude, comme les autres Lybiennes, de porter de lourds bracelets de cuivre et d'argent aux pieds comme aux mains. La même coutume, ajoute-t-il, existe chez les Mossis (ce qui est vrai). Cela tend à prouver, lui paraît-il, que les Mossis descendent bien des Maxyes. Cela n'est pas une preuve car une coutume aussi répandue chez tous les peuples primitifs ne peut déceler sérieusement une filiation.

D'après le lieutenant Marc (ouvrage cité, même page) les Mossis, avant d'arriver dans le Dagomba, seraient venus de l'est et auraient passé par le pays actuel des Songhays, sans doute par le Djerma. Ceci est également infiniment douteux, mais c'est aussi difficile à réfuter qu'à établir vu que nous ne savons rien réellement des origines mossis avant le Dagomba. On ne pourrait avoir quelques lumières que par une étude approfondie

du pays dagomba qui n'a jamais été faite et ne le sera sans doute pas de sitôt.

Laissons-là toutes ces hypothèses. Ce que nous savons solidement c'est que les Mossis sortirent, il y a un certain nombre de siècles du Dagomba se dirigeant vers le nord.

Combien y a-t-il de siècles environ ? Ici c'est la question de la chronologie mossi qui se pose, question ardue entre toutes et sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses. Nous la traiterons à fond plus tard quand nous aurons fait le récit de l'histoire du Yatenga. En effet les arguments qui seront exposés ne peuvent être compris du lecteur que s'il a déjà une idée nette de cette histoire. Discuter cette chronologie avant de donner l'historique serait vouloir montrer la lanterne magique avant de l'avoir éclairée. Nous nous contenterons pour le moment de donner nos dates à nous sans nous soucier de celles de nos prédécesseurs. Plus tard nous tâcherons de les justifier.

A une époque donc que je place approximativement vers le milieu du XIII^e siècle vivait à Gambakha un puissant roi dagomba du nom de Nédéga. Il avait une fille appelée suivant certaines traditions Yennenga et suivant d'autres Poko, qu'il aimait beaucoup et qui menait une existence d'homme. Elle commandait les razzias organisées par les Dagombas tout autour de leur royaume et était une sorte de chef intrépide, une véritable amazone. Cependant les soins guerriers ne remplissaient pas toutes les pensées de Yennenga et la jeune fille désirait ardemment se marier ce à quoi son père pensait, lui, beaucoup moins, la considérant plutôt comme un garçon que comme autre chose et d'autre part ne voulant avoir pour gendre que quelque chef très puissant qu'il ne trouvait pas autour de lui.

Un jour, après une razzia, la jeune fille s'égara dans la forêt, loin de ses compagnons. Son cheval s'étant emporté, elle ne put le retenir et il la mena très loin jusqu'à une hutte où habitait un chasseur d'éléphants, jeune, beau et bien fait probablement. Attiré par les hennissements du cheval, il aida Yennenga à mettre pied à terre et lui offrit de se reposer dans sa hutte. Il y eut coup de foudre sans doute, la jeune fille étant dans les dispositions que nous savons et d'autre part le chasseur n'étant pas marié. Quoi qu'il en soit, Riâlélé épousa sur-le-champ Yennenga qui, oubliant père, famille, compagnons et guerriers, ne voulut plus quitter son mari.

Quel était ce chasseur d'éléphants ?

Le lieutenant Marc (*op. cit.*) le nomme Samba et en fait un dagomba. Les traditions recueillies par les Monographies de Ouagadougou, Ouahigouya, Tenkodogo, le nomment Riare ou Riâlélé. Moulins (Monographie de Ouagadougou) a l'air d'en faire un Boussansé. Vadier (Monographie de Ouahigouya, 1909) raconte une histoire qui en ferait un Malinké : « Un nommé Riâlélé, dit-il, fils du chef de Kaba (Manding) n'ayant pu avoir la

succession de son père décédé, son frère ayant pris le commandement des territoires de ce dernier, partit seul dans la brousse pour chasser les fauves et les autres animaux du Soudan. S'enfonçant de plus en plus dans l'intérieur vers l'est, il vint installer sa case près de Bittou (aux environs de Gambakha). Là il vécut isolé, sans femme, subsistant du produit de ses chasses ». Suit l'histoire de Nédéga et de Yennenga. Vadier ajoute : « Au retour d'une razzia effectuée à Bittou, Yennenga trouva Riâlélé dans sa hutte. Elle crut que cet indigène lui avait été envoyé par Dieu pour être son mari et le présenta à son père. Celui-ci croyant également à l'intervention divine ou à celle des esprits, demanda à Riâlélé d'où il venait. Riâlélé lui ayant répondu qu'il venait du Manding et qu'il était fils de chef, se vit accorder Yennenga comme femme.

C'est alors qu'il dit en mandé : « Je suis venu seul dans ce pays, mais maintenant j'ai une femme, j'aurai beaucoup d'hommes ». Beaucoup d'hommes se dit, en bambara, moro-si ou mogo-si de moro ou mogo homme et si beaucoup. Dès lors le petit village qu'il habita fut appelé le village de Mogosi ou Morosi. Peu à peu le mot se déforma et devint : « Morossi, Morsi et enfin Mossi. Voilà, d'après la légende, l'origine de l'appellation de Mossi ».

Cette légende, ai-je besoin de le dire ? est plus que suspecte. Elle est due sans doute à l'imagination de quelque griot malinké ou bambara, utilisant la pure légende mossi de Yennenga et de Riâlélé et tâchant de tirer aux Mandés l'origine du peuple redoutable des Mossis. Comme nous le verrons, les Malinkés et les Mossis eurent affaire ensemble au XIV^e et surtout à la fin du XV^e siècle. Plus tard, au XVII^e siècle, les Bambaras de Ségou et les Mossis du Yatenga, suivant l'occasion, se prêtèrent secours ou se firent la guerre. Les Malinkés et les Bambaras connurent donc parfaitement les Mossis et il n'y a rien d'étonnant à ce que quelque griot malinké ou bambara ait interprété la légende mossi pour la plus grande gloire des peuples mandés. Mais justement cela doit nous faire rejeter la tournure mandée de cette légende. Quant à l'étymologie du mot mossi par moro-si (beaucoup d'hommes) elle est puérile en elle-même, quoiqu'elle ne soit pas trop bête pour un griot nègre.

Nous ferons, nous, tout simplement de Riâlélé ou Riare un chasseur boussansé, les Boussansés étant voisins des Dagombas au nord et étant exposés par leur dispersion et leur manque d'organisation politique aux razzias et aux expéditions de leurs redoutables voisins du sud.

Comme nous l'avons vu tout à l'heure, d'après la tradition rapportée par Vadier, Yennenga aurait présenté tout de suite son mari ou plutôt son futur mari à son père. D'après la tradition Moulins, elle serait restée au contraire avec Riâlélé, oubliant tout si ce n'est son amour. C'est la tradition aussi qu'a adoptée Delafosse.

D'après cette tradition les deux époux eurent un fils et en souvenir de la chevauchée qui avait amené Yennenga dans les bras de son amant, ils

le nommèrent Ouidiraogo, c'est-à-dire cheval mâle, étalon, en mossi. Lorsque le jeune homme eût atteint quinze ans, Riâlè et Yennenga l'envoyèrent en députation vers son grand-père Nédéga. Celui-ci avait regretté vivement sa fille et l'avait fait chercher bien longtemps. En apprenant qu'elle était toujours vivante et qu'il avait devant lui son petit-fils, le vieillard s'émut et envoya chercher sur-le-champ Yennenga et Riâlè. Il les reçut comme bien l'on pense, les combla de soins et voulut les garder toujours auprès de lui. Mais Riâlè refusa disant qu'il mourrait loin de sa chère forêt. Nédéga le laissa donc partir à regret avec sa femme et son fils, non sans avoir fait à ce dernier un cadeau de quatre chevaux et de cinquante bœufs — ce qui était sans doute beaucoup pour le pays (situé un peu trop au sud pour l'élevage du bétail et la conservation des chevaux) et pour l'époque.

« Riâlè, dit Delafosse, s'en retourna dans la forêt voisine de Bitou où il continua à partager sa vie entre la chasse à l'éléphant et les plaisirs conjugaux. Après de longues années Yennenga mourut. Sa tombe devint l'objet d'une grande vénération et fut un but de pèlerinage pour les souverains du Mossi jusqu'à une époque récente; au décès de chaque naba de Ouahigouya on envoyait à Gambaga un de ses chevaux et une de ses femmes pour être sacrifiées aux mânes de Yennenga ».

A cette époque, le pays des Dagombas était surpeuplé et était obligé d'essalmer dans tous les sens. Quand Ouidiraogo s'en retourna vers le nord avec son père, beaucoup de Dagombas s'attachèrent à sa fortune. Abandonnant son père Riâlè, Ouidiraogo alla fonder, sur un emplacement abandonné par les Boussansés, un village qu'il nomma Tankourou et qui est devenu le Tenkodogo actuel (Tenkodogo signifie le vieux village, la vieille terre, de tenga = terre, village, endroit et Kodogo = vieux, ancien. Teugakodogo est devenu par contraction Tenkodogo).

« A partir de ce moment, dit Moulins, sa puissance ne cessa de s'accroître par l'arrivée continuelle des Dagombas qui venaient en foule se grouper sous son autorité. D'autre part les populations voisines étaient très peu denses et très divisées. Aussi parvint-il à leur faire reconnaître sa domination.

« Entre temps Ouidiraogo s'était marié et avait eu de nombreux fils. Lorsque ceux-ci furent grands, il les installa en qualité de chefs dans les régions voisines, notamment à Fada N'Gourma, imposant par la force des armes sa volonté à ceux qui ne voulaient pas se soumettre ».

L'état des régions voisines, au moins au nord, au nord-est et au nord-ouest, était en effet propice aux progrès des Dagombas, aux progrès de Ouidiraogo et de ses fils. Les Boussansés, communautaires à famille fortement organisée, mais à pouvoirs politiques débiles ou nuls, étaient incapables de résister aux Mossis-Dagombas guerriers et pillards et du premier choc ceux-ci s'étaient établis au milieu d'eux. A l'ouest des Boussansés étaient les Gourounsis (Nounoumas, Kassounas, Sissalal, etc.). Au

nord-ouest étaient les Kouroumas ou Nioniossés ou Foulés qui peuplaient avec une faible densité le cercle actuel de Ouagadougou. Plus au nord-ouest encore, étaient les mêmes Nioniossés, plus nombreux sans doute et mêlés de Tombos, qui tenaient le Yatenga actuel. Plus au nord-ouest enfin étaient ces mêmes Tombos à l'état pur, dans les falaises de Bandiagara. Que si, au lieu de regarder vers le nord-ouest, à partir de Tenkodogo, ou regardait vers le nord-est, vers Fada N'Gourma, on retrouvait encore des Nioniossés. Or toutes ces populations, Gourounsis, Kipirsis, Nioniossés, Tombos etc. avaient et ont encore les mêmes caractéristiques sociales que les Boussansés : la famille est fortement organisée, mais les pouvoirs publics sont nuls. Les Dagombas pouvaient donc se créer, dans cette masse politiquement amorphe, de grands ou de petits royaumes.

Ouidiraogo, nous l'avons vu tout à l'heure, eut beaucoup de fils. Nous connaissons parmi eux naba Rawa l'aîné qui se disposa à porter la puissance mossi vers le nord-ouest, vers Ouagadougou et le Yatenga, Zoungourana qui devait succéder à son père à Tenkodogo, Diaba qui s'établit dans la région de Fada N'Gourma. Diaba, que nous laisserons de côté, fut la souche des rois du royaume de Fada N'Gourma.

Cependant le chef d'un canton nioniossé de la région actuelle de Ouagadougou comprenant sept villages (canton actuel d'Oubritenga) envoyait une députation à Ouidiraogo pour lui offrir une de ses filles en mariage. Ouidiraogo accepta non pour lui, mais pour un de ses fils et donna cette fille à son second fils Zoungourana qui devait en avoir un enfant nommé Oubri.

Quelques années plus tard une nouvelle députation de Nioniossés revint saluer Ouidiraogo et lui demanda de prendre leurs villages sous sa protection, en en donnant le commandement à un de ses fils. Ouidiraogo se rendit alors chez les Nioniossés pour prendre possession du pays mais mourut au cours de cette expédition au village de Saraboutenga (village situé en droite ligne au sud de Ouagadougou, près de Rakay, non loin de la Volta Rouge, au débouché nord du Gourounsi actuel). On voit que Ouidiraogo entama à peine la région de Ouagadougou et ne put que se transporter, pour ainsi dire, à pied d'œuvre, pour sa conquête. Il était réservé à son fils aîné Rawa de traverser le premier en conquérant le pays de Ouagadougou pour aller conquérir le Yatenga. Il était réservé à son petit-fils Oubri, fils de son second fils Zoungourana, de s'établir d'une façon définitive dans la région de Ouagadougou.

Nous en arrivons donc à naba Rawa (date approximative : 1283) dont il y a lieu de retracer d'abord les exploits puisqu'aussi bien c'est le premier des grands nabas historiques mossis, antérieur à Oubri, antérieur à Ouemtanango, antérieur à Yadega.

Pour en finir avec le naba Ouidiraogo, disons que dans les traditions mossis, il est appelé quelquefois naba Oueyfo (ce qui veut dire cheval

